

Fernand Ouellette, Margaret Atwood, Étienne Lalonde

Rachel Leclerc

Numéro 139, automne 2010

URI : <https://id.erudit.org/iderudit/62424ac>

[Aller au sommaire du numéro](#)

Éditeur(s)

Lettres québécoises inc.

ISSN

0382-084X (imprimé)

1923-239X (numérique)

[Découvrir la revue](#)

Citer ce compte rendu

Leclerc, R. (2010). Compte rendu de [Fernand Ouellette, Margaret Atwood, Étienne Lalonde]. *Lettres québécoises*, (139), 42–43.



Fernand Ouellette, *L'abrupt*, tomes I et II, Montréal, l'Hexagone, coll. « L'appel des mots », 2009, 205 et 207 p., 24,95 \$ chacun.

« Le nombre sacré du large »

Comme un testament poétique, *L'abrupt* nous livre, en deux forts volumes, toutes les coordonnées d'une Voie lumineuse dont Fernand Ouellette sent, souhaite et appréhende peut-être l'imminence. *La dernière falaise*, pourrait-on appeler cette somme dont les quatre cents pages d'abandon et de lucidité ont été écrites, transcrites en une année à peine.

Hier soir, devant le téléviseur, j'étais happée par la musique d'André Mathieu enfin arrachée au marais de l'indifférence nationale par Alain Lefèvre, me trouvant fascinée par les mains de l'interprète, broyée par les notes du 4^e concerto. À l'aube, j'ai repensé à ce compositeur né quelques mois avant le poète et me suit dit qu'une force essentielle lui a fait défaut, un solide espoir, un espoir *aveugle*. Il aurait eu cette foi, cet appui, cette balise, il était peut-être sauvé.

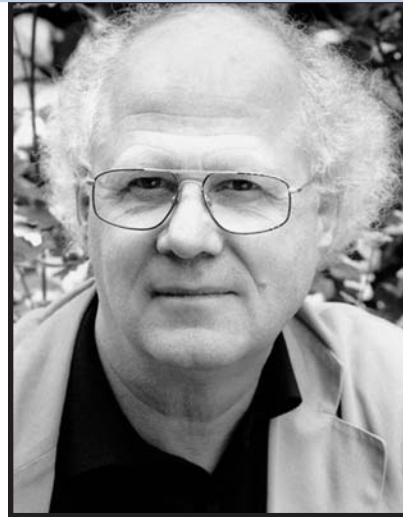
Qui saurait déchiffrer, qui pourrait sonder le mystère dans le cœur de l'immense poète qu'est Fernand Ouellette — lequel a bien dû croiser Mathieu un jour ? Inaccessible pour la plupart d'entre nous, la vraie foi ne peut que faire envie, surtout quand on a parlé ne serait-ce qu'un instant avec cet octogénaire qui porte en lui quelque chose d'inusable, de juvénile et qui semble bien être le seul à croire venue l'heure de la grande montée.

Certains poètes transforment en or tout ce qu'ils touchent avec une aisance, une grâce d'enfant. On voudrait pouvoir citer la plupart de ces vers qui entrent dans la vie par une majuscule dont on ne songe même pas à interroger la pertinence tant elle semble aller de soi.

*À peine en équilibre, visant
Le sommet d'une solitude que nul
Ne sait escalader
(...) Je laisse les formes et les sons
M'entamer, me rougir.* (p. 55, tome I)

UNE POÉSIE SOLAIRE

C'est peut-être une posture de l'effroi qui sert de prémices à ce livre et qui donnera lieu, au fil des pages, à une telle fluidité, à une telle qualité poétique. Mais, à l'envers de l'effroi, il y a une joie toute solaire, il y a aussi la verticalité (d'où le titre), non plus la verticalité comme pulsion de vie, mais comme force d'attraction vers le haut, comme anti-gravité. Rendu à un certain niveau dans l'ascension, on écrit avec aisance, en battant doucement des ailes, sans faux pas mais avec une



FERNAND OUELLETTE

réserve d'indulgence — inutile réserve — face à un éventuel trébuchement. *L'abrupt*, c'est la répétition générale que s'offre le poète devant l'idée de sa propre mort.

Or il faut en passer par le natal, par l'origine, et Ouellette n'esquive pas la tâche de désempierrier sa propre préhistoire. Le premier volume se fait le plus sombre des deux, si cela se peut. C'est qu'on est encore à s'ébrouer pour se dégager de l'expérience terrestre, qu'elle soit individuelle ou collective, et de toutes les épreuves, de toutes les

images aimées ou haïes, de tous les visages tenus ou perdus. Puis il y a l'élan final, la beauté du silence qui va bientôt nous saisir, qui est aussi le silence dans lequel sont abandonnés les témoins parce que tout est dit, tout est traversé du chagrin à la confiance, de la confiance à la foi, de la foi à l'éblouissement (plutôt que l'illumination). Cet éblouissement, on le retrouve dans le second tome, étrangement le plus concret des deux, car on y est engagé dans le mouvement, dans l'accélération et l'entropie, dans la *transformation*. On traverse des nuées, des paysages, on aperçoit des oiseaux. Quelque part il est dit qu'on atteint le plateau. Bientôt on s'y trouvera, « à contre-Dieu » (p. 181, tome II).

Le grand art et la force de Fernand Ouellette pourraient bien résider dans cette seule idée qu'il a tenue à bout de cœur, ce vœu cristallisé dans la métaphore de l'escarpement, d'une interminable paroi où s'agripper, mot après mot, page après page, pour *voir* enfin ce en quoi il a cru aveuglément et pour y prendre demeure.



Margaret Atwood, *La porte*, traduction de Louise Desjardins, Québec, Le lézard amoureux, 2009, 152 p., 18,95 \$.

Du roman dans le poème

Retirez du cerveau de Margaret Atwood, romancière de Toronto mondialement célébrée, le fantastique qu'elle cultive si bien dans ses histoires, et il en restera des vers d'un pragmatisme halluciné, inquiétant et efficace, avec un doigt d'ironie allongée d'humanisme.

Voilà une poésie qui gravite à des années-lumière du maniérisme hésitant des débutants, de la métaphore échevelée et des transpositions ambiguës ou narcissiques. Il faudrait relire le traité de Fontanier pour comprendre à quelles figures de rhétorique carbure l'auteure de *La servante*

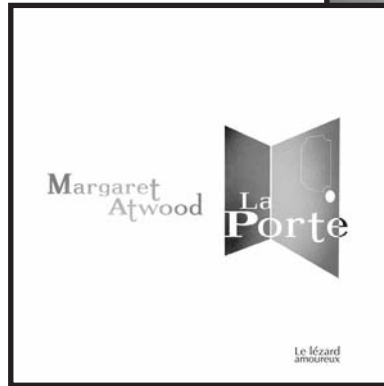
écarlate et du *Tueur aveugle* dans ce livre admirablement traduit par Louise Desjardins.

C'est bel et bien un *recueil*, cette collection de longs poèmes unifiés par un ton et un style propres à une certaine poésie canadienne-anglaise, laquelle excelle souvent dans l'art du vers narratif. Que l'auteure raconte le quotidien des habitants d'une maison de poupée, qu'elle rédige une épitaphe pour le chat Blackie — une bête assoiffée de justice —, qu'elle décrive les sueurs d'angoisse du dernier homme raisonnable siégeant au sénat romain alors que Caligula cède au caprice de nommer son propre cheval sénateur, qu'elle fasse dire à l'oracle qu'il est devenu trop épuisant de transformer les calories en mots, qu'elle donne la parole aux naufragés d'un paquebot — rappelant par là le très beau *Naufrage du Titanic* de l'Allemand Hans Magnus Enzensberger —, on ne peut qu'apprécier.

Pourtant, les premières pages laissent parfois un lecteur parti à la recherche d'une autre inti-



MARGARET ATWOOD



mité, si habituelle aux poètes. Très vite, on est happé par l'étrangeté, l'atmosphère de ces narrations débouchant souvent sur une sombre intériorité, tout empathique et jamais cynique. Que Margaret Atwood prête seulement son attention au criquet ou à l'ours, elle pénètre dans notre tête à petits pas furtifs et déterminés. On voit alors, comme on l'a vu dans ses romans, à quel point elle possède le don de mettre le feu à la broussaille de notre existence convenable et convenue. Le dernier texte, qui donne son titre au livre, ramasse en trois pages une vie entière, avec l'ultime porte qui se referme sur votre stupeur d'avoir déjà passé le Seuil.

On voudra relire cette poésie d'une grande romancière comme la chronique douce-amère de nos destins étriés, aussi comme un hommage à la grandeur et à la vanité de nos rêves, relire notamment l'un de ces longs textes bavards comme elle sait en produire, « Le hibou et le minou, quelques années plus tard », car il contient lui aussi les braises tranquilles, rougeoyantes, de nos cœurs d'artistes et d'écrivains.

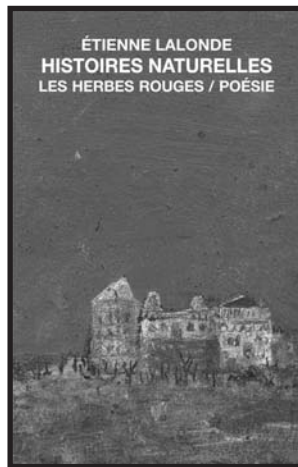


Étienne Lalonde, *Histoires naturelles*, Montréal, Les Herbes rouges, 2010, 72 p., 14,95 \$.

Apparitions

Dans une maison délabrée non loin de la mer, là-bas dans un Nord innommé, un jeune homme marche à l'intérieur de lui-même, à petits pas dans la poussière et les toiles d'araignée de sa naissance.

Livre grave que celui-ci, chargé d'ellipses et de sous-entendus. Normal, puisque le personnage ne sait pas où regarder ni lequel de ses fantômes questionner. Il veut, exige de revenir sur le drame de ses origines, car il voudrait vivre sans le poids de la souffrance de ceux qui l'ont précédé. Et l'homme aura besoin de se mettre en état de faiblesse. « Je suis ce qui crie famine, une proie faite pour la peau. » (p. 13) On n'entre pas au cœur de soi, tout près de ce qui nous a mis au monde, sans lever le voile sur la fragilité : avant l'équilibre et la maturité de l'homme écrivain, il y a eu le petit garçon avec son mal-être et sa difficulté à grandir, et puis cette lettre mystérieuse que le père ne veut pas expliquer, lui qui se contente de caresser « les cheveux comme on brosse le trait d'une dernière nature morte » (p. 59).



ÉTIENNE LALONDE

presque dire que le livre tourne autour de cette donnée, un ancien refus de révéler. Et aussi de celle qui veut qu'un adulte n'est parfois qu'un enfant coupable qui a grandi. Mais il y a ici et là une belle sollicitude, toute filiale : « Tu es mort, des outils plein la voix. » (p. 57)

QUI EST PARTI ?

Qui, de la mère, du père, du grand-père, a fait défaut ? Qui est la victime ? Qui persécute ? On ne sait pas bien, mais parions que, tour à tour, chacun fait défection un jour ou l'autre. C'est peut-être le principal reproche qu'adresse le

« narrateur » à ce petit groupe de fantômes et ce qui le justifie de trancher dans la chair du souvenir. « Je pense que je vis les bienfaits de mon meurtre. » (p. 29)

Le plus réussi de l'ensemble est l'atmosphère, souvent à deux pas de l'épouvante pour peu qu'on veuille entrer dans le mystère du livre. Et aussi le paysage qu'on arrive à imaginer parce qu'il ne nous est donné qu'à dose minimale. Cela se passe à des centaines de kilomètres du bitume, et l'on sent l'air, le lac, la baie, on sent le bois de la demeure, tout l'ensablement qu'elle a dû subir.

Mais, surtout, ces spectres à l'intérieur, ces visions... Il ne faut pas lire ce livre, comme je le fais, avant d'aller passer quelques semaines dans une maison en bar-decave, isolée au fond d'une vallée. « Une forme s'est mise à courir derrière moi. Une forme indistincte, à demi vêtue, plus pâle que le reste. » (p. 41) On s'en reparle dans quelques mois. Si je reviens. ■

Or rien n'est plus générateur d'angoisse pour l'enfant qu'une absence de réponse. Si chacun comprenait cela, les psychanalystes tomberaient en faillite. On pourrait